livres

Du feu et de la glace

Chez Celestini, de la fougue, de la rage et des discours enflammés. Carrément plus au nord, en Islande, c'est la nature qui conduit le bal. Un bal des maudits ?

« Il était une fois un petit pays. / Un jour dans le petit pays il y eut une grève. / Le secrétaire se rendit chez le président du Conseil / et lui dit : « Aujourd'hui la grève commence. » Bof ! fait le président. Une grève ! La belle affaire ! Ça leur passera rapidos, il y a belle lurette que les grèves ne font que des ploufs. Mais voilà, dans l'imaginaire poil à gratter de l'Italien Ascanio Celestini, les grévistes en question sont… des philosophes. Tout le monde s'en fout des philosophes. Les ouvriers du petit pays « restèrent immobiles leurs drapeaux à la main. / Ils laissèrent tomber les banderoles et s'en allèrent trouver Charles Marx » qui, en bon philosophe, resta immobile… ce diable était lui aussi en grève ! Chez Celestini, faut que ça saigne. L'homme aux multiples casquettes (écrivain, cinéaste, dramaturge) est un trublion, un agitateur. Il a l'art de la provoc et réinvente quand même le lyrisme, une sorte d'innocence. Ses histoires sont des paraboles grinçantes, impitoyables. Il les a écrites façon poésie, gueulante : vers disloqués, respiration hachée, tempo bien dessiné. Normal. Ce sont des discours, ne manque que le « chers compatriotes ». Il déclame, s'enflamme, râle, conspue, crache, rigole, épingle horreurs et petitesses avec la même fougue, une espèce de foi politique. Exemple : vous savez ce qu'aurait fait Gramsci à Lampedusa ? Il aurait choisi comme ministre des Affaires étrangères un type « qui a reçu des coups de machette au Rwanda, / a été déporté au Congo, / emprisonné en Libye. / Un gars qui est arrivé en Sicile en Zodiac / et qui a passé dix-huit mois de réclusion dans un / centre de rétention administrative ». Ses *Discorsi alla nazione* sont devenus un spectacle, ça passera bien un jour ou l'autre pas loin de chez vous. En attendant, on peut sauter sur son précédent livre, *Lutte des classes*[1] ou chanter tous en chœur ses *Discours à la nation*[2].

À quelques milliers de kilomètres de l'Italie mais à un petit saut de page, cap au nord, partons en Islande, non pas au rayon polar (même s'il est chouette !), mais vers celui d'à côté, dit de « littérature ». Que ceux qui n'ont jamais lu Jon Kalman Stefánsson ne se sentent pas pointés du doigt. Il n'est jamais trop tard pour tomber raide gelé pétrifié par la prose de cet écrivain qui, à travers ses personnages de gamins, nous emmène au plus profond de l'âme humaine… au-delà du bien et du mal dans une Islande en noir et blanc[3]. Tout aussi épuré et bouleversant, inquiétant et douloureux, il faut plonger dans le premier roman de Bergsveinn Birgisson. Son narrateur, 90 ans, va mourir. Il se raconte – se justifie ? – dans une longue lettre adressée à Helga, la femme désirée violemment, un amour auquel pourtant il a renoncé[4]. Elle est partie en ville. Il est resté avec ses brebis. Poids du destin ? Abnégation ? Peur ? Comme Stefansson, Birgisson parle d'un pays au bord de l'abîme, au bord de la modernité, quand le monde bascule dans l'irrémédiable. Ici encore, la nature domine, sauvage. Elle dompte et fait plier les hommes. Frissons.

MARTINE LAVAL

1) Éd. Notabilia, voir *Siné Mensuel* octobre 2013.
2) Traduit de l'italien par Christophe Mileschi, éd. Notabilia.
3) *Entre ciel et terre ; La Tristesse des anges ; Le Cœur de l'homme* – traduits de l'islandais pas Éric Boury, éd. Gallimard.
4) *La Lettre à Helga*, traduit de l'islandais par Catherine Eyjolfsson, éd. Zulma.

cinéma

CANNES, AUTREMENT

À Cannes, il y avait (aussi) deux *road movies* très différents : *Xenia*, un parcours dans la Grèce paumée d'aujourd'hui et *The Rover*, un voyage flippant dans le désert australien.

Voilà deux films qui sortent en juin après leur passage à Cannes, mais il y a fort à parier qu'ils n'auront pas le même écho médiatique que les poids lourds de la manifestation. *Xenia*, du Grec Panos H. Koutras, est un titre symbolique. *Xenia* signifie hospitalité, une tradition intangible dans la Grèce antique (enfin, sauf si vous étiez perse) qui a pris un coup dans l'aile aujourd'hui dans un pays où le droit du sang prime sur le droit du sol et où les nervis néonazis font la loi dans la rue. Les héros de *Xenia* sont deux jeunes frères gréco-albanais séparés par la vie qui, suite au décès de leur mère, afin d'éviter une expulsion, se retrouvent et partent à la recherche du père qui les a abandonnés, devenu politicien d'extrême droite à Thessalonique. Un parcours pas fastoche, d'autant moins que, non content d'être moitié albanais, le cadet, Dany, 16 ans, est une folle perdue en minishort baladant un lapin nain, et vouant un culte à Patty Pravo, la Dalida italienne des années 70-80. Entre *road movie* social dans la Grèce de l'intolérance et mélo gay et kitsch avec des notes de fantastique, *Xenia* est un souffle de liberté dans un pays étouffé par la montée du fascisme.

The Rover, aux antipodes géographiques (en Australie) et cinématographiques, est le nouveau bijou très très flippant de David Michôd, le réalisateur du thriller *Animal Kingdom*, portrait d'une famille de tueurs de Melbourne. C'est un *road movie* post-apocalyptique dans un monde où le capitalisme sauvage a transformé l'Australie en satellite paupérisé d'un géant asiatique. Dans le désert australien, les hommes ne survivent qu'aux dépens les uns des autres. Éric est de ceux-là, solitaire et taciturne sous le soleil écrasant. Mais le jour où une bande de malfrats lui pique sa voiture, il pète un chouïa les plombs. S'engage alors une poursuite impitoyable dans laquelle il embarque Rey, un jeune braqueur naïf et peureux. Dans un univers qui pourrait flirter avec celui de *Mad Max*, mais en bien plus minimaliste et angoissant, *The Rover*, porté par un duo d'acteurs exceptionnel (Guy Pearce et Robert Pattinson, le héros des ados dans *Twilight*, ici méconnaissables en paumés à la gâchette facile) est surtout une réflexion fascinante sur ce qui nous reste d'humanité quand tout a foutu le camp.

Pour finir, pour vous, amateurs de vins naturels, un film hautement réjouissant : *Résistance naturelle*, de Jonathan Nossiter (qui avait fait *Mondovino*) dresse les portraits de vignerons italiens, beaux, drôles et sympas, qui réjouissent les sens aussi bien que leur vin. Une ode à la nature et à la picole qui fait du bien au corps et à l'esprit.

JEAN-JACQUES RUE

The Rover, de David Michôd, en salles à partir du 4 juin. *Xenia*, de Panos H. Koutras, à partir du 18 juin.
Résistance naturelle, de Jonathan Nossiter, à partir du 18 juin.

Au temps béni de la clope au bec

L'autre soir, en conf' de rédac' avec Siné, on feuilletait ce bouquin qui rend hommage en textes et en photos à une époque disparue où l'on fumait librement. On y voit des personnalités et des anonymes qui clopent le plus naturellement possible au boulot, dans la rue, à la télé, sur scène, et on se disait que c'était fou que ce simple geste paraisse être aujourd'hui un acte de rébellion. Un livre marrant pour comprendre la relativité d'une législation et la précarité de la liberté.

ÉTIENNE LIEBIG

Au temps béni de la clope au bec, de Marc Lemonier, éd. Hors Collection.

expo

FÉTICHES, POUPÉES ET GRIS-GRIS

Michel Nedjar agglomère des bouts de bois et de ficelle, des sacs en plastique et des coquillages pour en faire des poupées-totems qu'il appelle ses « chairs d'âme ». Une rétrospective à la galerie Christian Berst, à Paris.

PENSE-T-IL AUX JOLIS GARÇONS OU À SES SŒURS, MICHEL NEDJAR, quand il confectionne précautionneusement ses poupées de corde, haillons et plumes qu'il imbibe de terre et de sang ? Se souvient-il des virées avec sa grand-mère au marché aux Puces où il chinait de vieux « shmatès », des chiffons usagés, des fripes, des fringues, qu'elle revendait sur son étal et que lui transformait en habits de poupées ? Penché sur une vieille machine à coudre, au milieu de la boutique de tailleur du père, submergé de coupons, de lés de tissu, de costards sur mesure, Michel bricole et se destine à reprendre l'affaire familiale, en espérant sans trop y croire finir dans la mode. Une méchante tuberculose lui évite le service militaire. Des voyages au Maroc, au Guatemala et au Mexique le plongent dans l'art funéraire et les poupées mortuaires magiques. Son œuvre empruntera aux cadavres mutilés et aux corps brûlés, mélangeant dans ses poupées-totems qu'il appellera bientôt ses « chairs d'âme » des bouts de bois, des sacs en plastique, de la paille, de la ficelle, des coquillages trempés dans des bains de teinture. Pense-t-il à la Shoah, Michel Nedjar, né en 1947 d'un père juif algérien et d'une mère polonaise ayant fui les pogroms, alors que toute la génération de ses grands-parents a été déportée ? Ses poupées sont carbonisées, tressées, pantelantes, les globes oculaires disproportionnés, les bouches hurlent. Elles n'ont ni jambes ni bras, ou si peu, qu'importe, la noirceur tient au tronc, comme amputé après être passé au four. Le parallèle est vite fait. Presque trop évident. Déportation + homosexualité = les poupées de Nedjar. On est dans l'art pour les nuls. Comme si l'artiste ne pouvait se définir que par son genre ou ses origines. Il y a pourtant de la sensualité, du symbolique, du rituel chamanique dans ses œuvres d'une puissance inouïe. Sardoniques davantage que dénonciatrices. Narquoises dans l'effroi qu'elles savent susciter. Il n'y a pas de message. Surtout pas. Il y a le profond sillon d'un homme du siècle, qui laisse les bons Samaritains parler de résilience, quand lui a depuis longtemps pris la tangente. J'y vois des pendus desséchés heureux de se balancer dans le vent, des fœtus momifiés bien contents de n'être jamais venus au monde. Ils chantent si on tend l'oreille. Des fétiches, des gris-gris, des secrets de poussière, des berceuses yiddish.

L'expo se décline en trois temps, Belleville, Darius, et Saint-Martin, des quartiers éponymes où l'artiste a vécu. On n'est pas obligé d'acheter pour aller voir. Œuvres plus contemporaines, les « poupées avec objets arrêtés » dans lesquelles il coud des sédiments autobiographiques, cartes postales, petits mots, caméra super 8 prolongent avec des matériaux composites les reliquaires des années 70. Réalisateur de films expérimentaux, grand collectionneur d'œuvres d'art brut, Nedjar a échangé avec Jean Dubuffet qui l'avait repéré. La rencontre avec ses gargouilles de tissu agonisantes vous met le cœur sous la terre. Des poupées, certes, mais d'outre-tombe.

PHILIPPE LESPINASSE

Michel Nedjar. Momentum. Une rétrospective.
Du 23 mai au 12 juillet 2014.
Galerie Christian Berst, 5 passage des Gravilliers, 75003 Paris.